

Des circonstances exceptionnelles

Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, 352 pages.

Pierre Turgeon

Volume 31, Number 6 (186), December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31872ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turgeon, P. (1989). Review of [Des circonstances exceptionnelles / Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, 352 pages.] *Liberté*, 31(6), 106–109.

PIERRE TURGEON

DES CIRCONSTANCES EXCEPTIONNELLES

Gilles Marcotte, Littérature et circonstances, Montréal, l'Hexagone, 1989, 352 pages.

Littérature et circonstances. Titre qui fait modestement allusion à ces textes publiés par Gilles Marcotte au gré des circonstances et des revues au cours des quinze dernières années. Mais qui récuse également l'idée de la littérature comme expression pure de la subjectivité, sans lien avec l'histoire. Non pas que, pour Marcotte, l'œuvre soit simple reflet de la société. Miroir, peut-être, mais brisé, qui accuse les contradictions que cachent les idéologies. Contre une littérature idéale, Marcotte en défend une liée à la vie sociale, aux institutions. À l'image donc des lettres québécoises, qui n'ont pas trouvé une véritable audience universelle, qui dépendent largement de son propre microcosme critique. Marcotte ne porte ce jugement qu'à regret, surtout devant Ferron et Poulin, qu'il défend et admire. Mais, *dura lex sed lex*: les plus traduits de nos auteurs restent encore des divinités secondaires dans l'Olympe international des lettres.

Les circonstances de notre littérature, on pourrait donc les dire atténuantes, comme lorsqu'on parle d'un délit. Et même les plus explicitement universels de nos auteurs, comme Nelligan ou Saint-Denys Garneau, n'arrivent souvent à l'être que dans leurs intentions.

Fatalité? Marcotte s'interroge sur l'institution littéraire qui a trop souvent préséance sur les œuvres. Dès le XIX^e

siècle, les critiques ont proposé un programme de littérature nationale, évangélique, provinciale, capable d'édifier et de distraire le public local. A Camille Roy, monseigneur de son état et pourpre de son habit, succédèrent les prélats du nationalisme. «L'originalité la plus certaine de la littérature québécoise, dans le monde actuel, lui vient moins de ses œuvres, quel que soit le jugement porté sur elles, que de son caractère institutionnel fortement marqué.»

Or cette institution a longtemps imposé un modèle clos, fondé sur les valeurs collectives, exaltant le destin commun et tendant à gommer les différences. À ce modèle frileux et défensif, Marcotte oppose la littérature nationale – qui est d'abord littérature –, qui se construit «dans l'ordre libéral, sur l'initiative individuelle, l'originalité, la concurrence, ... [et] accepte de se soumettre au regard de l'autre». À propos du provincialisme canadien, Margaret Atwood y voit l'expression d'un esprit tellement colonisé que sa propre aliénation lui échappe; ou qu'il attribue à celle-ci des causes religieuses – nous sommes punis de nos péchés. Le salut vient quand on sait reconnaître les oppresseurs et les combattre. Mais la véritable littérature n'apparaît qu'après la phase du militantisme, quand l'écrivain peut situer sa création en dehors de la dialectique bourreau-victime. Évidemment ces différentes attitudes peuvent coexister dans une même œuvre; de fait, le plus souvent, elles le font. Mais seule la possibilité de jouer sur l'ensemble de ce registre permet l'émergence d'auteurs dotés de personnalités fortement originales, exprimant leur culture aussi fortement qu'ils s'en démarquent.

Il me semble que le courage de la réflexion, la curiosité et la lucidité sont des traits communs aux meilleurs romanciers. De Ferron à Aquin, de Blais à Godbout, le Québec n'a pas manqué de ces esprits, qui se heurtent cependant aux préjugés anti-intellectuels particulièrement virulents dans nos milieux-z-artistiques. Un écrivain n'est pas un philosophe, mais des livres de Kundera, de Proust ou de Joyce, enlever les idées, et que reste-t-il?

Le malheur, pour la littérature québécoise, c'est qu'on ne peut pas faire l'économie des étapes. On ne se suicide pas pour des raisons philosophiques quand on souffre de névrose. On peut difficilement traiter des problèmes métaphysiques quand on se débat encore dans les luttes nationales. Et si un auteur peut devancer son milieu, il ne peut s'en détacher complètement, sans risquer de planer dans un universel abstrait aux tons de gris sur gris.

Mais plutôt que d'abdiquer, ne peut-on tenter d'appliquer au discours littéraire le principe métacritique auquel recourt K.O. Appel pour mettre un terme à ce qu'il appelle le «discrédit de la parole», provoqué par le soupçon que «derrière» tout discours se tiennent les ruses du pouvoir, de l'intérêt ou de l'inconscient? Selon Appel, toute proposition philosophique doit prendre en charge ses propres présuppositions. Toute œuvre littéraire cherche aujourd'hui à en faire autant.

En fait, les auteurs québécois contemporains ne semblent plus relever de ce que Marcotte appelle la littérature familiale. Mais la société québécoise – les personnages et les histoires qu'elle inspire – ne propose pas de modèle culturel universel, comme les États-Unis avec leur «pursuit of happiness» et leur société de consommation. Enfin, pour paraphraser Tolstoï, les peuples heureux n'ont pas d'histoire: pas de guerre, pas de résistance, pas de révolution à raconter au Québec. Ou si peu.

Pourtant notre littérature a quand même beaucoup à dire, entre autres, écrit Marcotte, «que le travail (et le plaisir) de l'écriture ne sont pas épuisés par les grands centres de décision culturelle; que le monde ne s'écrit pas dans le singulier de quelque humanisme abstrait, voire dans le pluriel limité de quelques grandes civilisations, mais dans l'aveu de toutes les différences». Cette magnifique défense des littératures mineures évoque pour moi une autre réflexion sur ce sujet, celle d'un écrivain lui-même issu d'une petite littérature: Kafka.

Dans son journal, Kafka décrit les avantages sociaux du

travail littéraire: le mouvement des esprits, la spiritualisation de la population, la fierté et le soutien procuré à une nation, l'épuration du conflit père-fils, etc. Et il ajoute que tous ces effets peuvent être produits par une littérature – comme la tchèque à l'époque – qui n'a peut-être pas réellement atteint une ampleur exceptionnelle. Mais c'est dans la suite de sa réflexion que Kafka montre où il situe les véritables enjeux. Pour lui, une œuvre littéraire est une «affaire individuelle tranquillement méditée». Je ne connais pas de plus belle définition de l'écriture. Dans les petites littératures, le problème réel se pose ainsi: «quand bien même l'affaire individuelle serait parfois méditée tranquillement, on ne parvient pourtant pas jusqu'à ses frontières, où elle fait bloc avec d'autres affaires analogues; on atteint bien plutôt la frontière qui la sépare du politique».

Pour que les œuvres se rencontrent, pour qu'elles finissent par s'entrecroiser dans ce réseau particulier que représente une littérature nationale, il faut cette autre «affaire individuelle tranquillement méditée» que représente la lecture critique de l'amateur éclairé. En parlant de la revue *Québec français*, Marcotte affirme qu'il a lui-même «contribué un peu à bâtir la maison». Il pourrait en dire autant à propos de la littérature québécoise. Nul mieux que lui ne sait donner le goût de lire et de relire nos écrivains. C'est qu'il entretient avec eux cette amitié libre, détachée de tous liens, dont parle Georges Bataille. Il s'avance à leur rencontre à visage découvert, sans grille ni système, à ses risques et périls, sous la seule bannière de son nom propre, précisément comme un auteur. Et alors, qu'il parle d'un Brault ou d'un Lautréamont, d'un Ferron ou d'un Rimbaud, les circonstances deviennent vraiment exceptionnelles.